Yod

Revue des études hébraïques et juives

16 | 2011

Le yiddish dans la sphère francophone

Un récit de vie en yiddish alsacien : Henry Schwab de Gerstheim, Bas-Rhin

A life story in Alsatian Yiddish: Henri Schwab from Gerstheim, Bas-Rhin

אַ לעבנס-דערציילונג אויף עלזאַסער ייִדיש : הענרי שוואַב פֿון גערשטהיים,
נידער-רײן

Astrid Starck

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/290>

DOI : 10.4000/yod.290

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 135-151

ISBN : 978-2-85831-191-0

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Astrid Starck, « Un récit de vie en yiddish alsacien : Henry Schwab de Gerstheim, Bas-Rhin », *Yod* [En ligne], 16 | 2011, mis en ligne le 06 décembre 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/290> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.290>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.

Yod est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Un récit de vie en yiddish alsacien : Henry Schwab de Gerstheim, Bas- Rhin

A life story in Alsatian Yiddish: Henri Schwab from Gerstheim, Bas-Rhin

אַ לעבנס-דערציילונג אויף עלזאַסער ייִדיש : הענרי שוואַב פֿון גערשטהיים,
נידער-רײַן

Astrid Starck

NOTE DE L'ÉDITEUR

Enregistrement fait à l'Institut de Dialectologie de l'Université de Strasbourg par Alexandre Derczansky et Ernest Beyer qui, dans sa thèse, consacre quelques pages au yiddish alsacien : « La palatalisation spontanée de l'alsacien et du badois. Sa position dans l'évolution dialectale du germanique continental », *Publications de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est*. Strasbourg 1964.

- 1 Parmi les différents récits oraux ou écrits en yiddish alsacien, j'aimerais présenter ici les « Mémoires » d'Henri Schwab, yiddishophone d'Alsace, originaire de Gerstheim, un village alsacien du Bas-Rhin situé non loin du Rhin. Comme Marcel Sulzer, auteur du récit de vie intitulé *Selemouls in Grüsa* (« Autrefois à Grussenheim ») publié par *Les Cahiers du CREDYO* n° 1, sous sa forme orale et écrite avec une traduction française¹, ou encore celui d'Arthur Zivy sur Durmenach, la « Jérusalem du Sundgau », interviewé par Max Weinreich et publié par *Les Cahiers du CREDYO* n° 5, sous sa forme orale², Henri Schwab relate la vie d'autrefois dans le village où il a grandi et s'exprime dans sa langue maternelle, le yiddish alsacien, qui, dans le cas de Gerstheim, a eu le privilège de faire l'objet d'une thèse soutenue à l'Université de Strasbourg en 1970³. Les récits de vie basés sur l'histoire orale posent justement le problème de l'oralité. En effet, lorsque l'on fait des enregistrements, on prévient les informateurs et ceux-ci se sentent obligés de préparer quelque chose par écrit. Le cas du yiddish alsacien est différent, puisqu'il

ne s'écrit plus depuis longtemps : la graphie yiddish traditionnelle, basée sur l'alphabet hébraïque, a été abandonnée, pour ce qui est des textes imprimés, après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne en 1871. À partir de ce moment-là, l'impression se fit en caractères gothiques⁴ propres à l'allemand et ce, jusqu'en 1918, lorsque l'Alsace redevint française. En ce qui concerne les manuscrits par contre, l'orthographe yiddish a perduré jusqu'au début du XX^e siècle. J'ai essayé de réintroduire cette orthographe à titre expérimental. Pour les citations dans le présent texte, j'ai utilisé la transcription en vigueur au YIVO pour le yiddish oriental de manière à ce que le yiddish alsacien soit lisible par tous en règle générale. Le texte écrit est cependant un pis-aller. Il doit être impérativement complété par la publication d'un document oral⁵. En ce qui concerne les informateurs, chacun l'écrit à sa manière, en général d'une manière fortement germanisée, l'allemand officiel servant de référence lors du passage de l'oral à l'écrit. Quant à la transmission, elle ne se fait plus qu'oralement. Plutôt que de récits de vie oraux, il vaudrait mieux parler de récits faits oralement, mais où l'écrit et l'oral alternent.

- 2 Dans le récit de vie qui nous concerne, c'est à l'intonation de l'informateur que l'on reconnaîtra si l'on est dans l'oralité ou l'écriture.

Dans son discours narré et dans ses dialogues avec les autres informateurs en présence, Henri Schwab a recours à une intonation normale : le flux du discours est vif, animé, naturel.

Dans les passages commençant par *selemouls* (« autrefois »), Henri Schwab lit ce qu'il a préparé. Sa voix se fait déclamatoire : elle est forte, comme si elle voulait ressusciter le monde disparu. C'est le cas par exemple du long paragraphe intitulé :

Gershtemer shüle for langi yore tsuruk. Fergangen greyse, ferlorenes glik (« La synagogue de Gerstheim il y a fort longtemps. Grandeur passée, bonheur perdu »).

- 3 Ce ton va de pair avec une transfiguration du passé et peut conférer au récit une allure de conte, ou encore lui donner un accent pantagruélique :

Di layt hen asou a mave g'het as si hete kene neyel verdaue.

(« Les hommes avaient un estomac tel qu'ils auraient pu digérer des clous ! »)

- 4 Généralement, cette intonation ne dure pas longtemps. L'écrit sert plutôt de support pour ne pas perdre le fil.

- 5 À l'instar des interviews sur les dialectes du yiddish, qui se faisaient à l'Université Columbia de New York dans les années cinquante et soixante en vue de l'élaboration de l'Atlas linguistique et culturel des juifs ashkénazes (LCAAJ), Alexandre Derczansky organisa avec Ernest Beyer, à l'époque directeur de l'Institut de Dialectologie de l'Université de Strasbourg, une série d'interviews avec Henri Schwab en vue de noter et de préserver la culture juive d'Alsace sous sa forme linguistique appropriée. Dans quelle langue les locuteurs en présence allaient-ils s'exprimer ? Si l'on excepte Ernest Beyer qui ne parlait que l'alsacien, mais qui s'était intéressé au yiddish alsacien, tous les autres connaissaient le yiddish. Alexandre Derczansky a pour langue maternelle le yiddish oriental ; mais étant né et ayant grandi à Strasbourg, il connaît parfaitement le yiddish alsacien. À l'inverse, Henri Schwab, yiddishophone d'Alsace, partit travailler à New York avec des jeunes filles juives d'origine polonaise qui l'initiaient au yiddish oriental. Cet enregistrement qui date des années soixante et qui dure plusieurs heures n'a jamais été étudié alors qu'il contient des informations de tout premier plan sur la langue dans laquelle il fut mené, sur la vie quotidienne d'un jeune juif né et élevé à la campagne, sur son éducation et sa formation dans son propre pays et à l'étranger, sur

sa vie professionnelle et enfin sur les conditions politiques de l'époque. Il faut souligner qu'il s'agit en quelque sorte d'une biographie « orientée », dans la mesure où on aborde certains sujets allant dans le sens ou qui correspondent à l'attente des « commanditaires » : c'est le cas pour l'évocation et l'importance accordée aux fêtes ; mais ce sont elles qui rythment le récit et qui en forment le cadre.

L'informateur

- 6 Henri Schwab, né à Gerstheim – *Gershte* – non loin du Rhin, le 17 juin 1890, est un parfait yiddishophone. De plus, ce qui ne gâche rien, c'est un excellent conteur : il s'y entend à faire de sa vie un récit plein d'humour et à l'illustrer par des histoires, des *moshelish*⁶. Au sortir de l'école primaire, il part tout d'abord en apprentissage à Strasbourg, dans sa propre famille, puis chez un oncle en Suisse. Là-bas, il lui faudra porter des valises par un froid tel qu'il en aura les mains gelées, ce qui l'immobilisera à la maison pendant un certain temps. Par la suite, il ira à Frankental, dans le Palatinat, où il fera un apprentissage de vendeur qui l'initiera au commerce, le *skhorehandel*. Pour échapper à l'incorporation comme soldat dans l'armée allemande lors de la Première Guerre mondiale, il se rend en Amérique, comme son frère aîné avant lui. Il y travaillera activement dans une entreprise appelée « Ostrich, Feathers, Flowers and Fantasy ». Lorsque sa mère tombe gravement malade, il est renvoyé en Alsace pour Peysek 1914, après avoir été déclaré inapte au service militaire à cause de ses pieds plats, *platfis*. Ce qui n'était pas le cas de ses frères qui, s'ils étaient retournés en Alsace, auraient été arrêtés comme déserteurs. Par la suite, il retournera à Frankental où il sera victime d'un accident. Il sera obligé de passer plusieurs fois sur la table d'opération. Voici ce qu'il nous dit :

Un vo ish dernokhed emoul ufgevakht bin un di shveshter hen geknit, hav ish gsagt : « Vas esh lous, shveshter ? » - « Ach, ihre Uhr ist abgelaufen. Sie müssen sich bereit machen auf das bessere Jenseits ! » - Hav ish gsagt : « Dou lose mer ersht may eltere kume ! » - « Ja vo voune si ? » - Hav ish gsagt : « Des un des esh d'adres. » - « Vi alt sen si ? » - « Vefil sen seve mol seve? Naynefertsik ». - Un dou hot di shveshter gsagt: « Der shterbt nokh net. Mer leye ne veder ins bet » - Un uf dem veg ben ish hayt nokh.

Et lorsque je me suis réveillé et que les sœurs étaient agenouillées, j'ai dit : « Qu'est-ce qui se passe, mes sœurs ? » - « Hélas, vous allez rendre l'âme. Il faut vous préparer à un au-delà meilleur ! » - J'ai dit : « Alors faites-moi venir mes parents ! » - « Mais où habitent-ils ? » - J'ai dit : « Voici leur adresse. » - « Ils ont quel âge ? » - « Sept fois sept, ça fait combien ? Quarante-neuf. » - Alors la sœur a dit : « Il n'est pas près de mourir. On le remet au lit ». Et jusqu'à ce jour, je suis encore de la partie.

- 7 Dans ce court dialogue rapporté entre les infirmières religieuses et l'informateur, il est intéressant de souligner que la première réplique des sœurs est en allemand, alors que les autres sont en yiddish alsacien. Henri Schwab « incorpore » les répliques à sa langue maternelle et ne tient plus compte des différences.
- 8 Les autres informateurs qui se trouvent là, Marcel Lévy d'Oberschöffolsheim (*Oberscheffelse*), ex-membre du Consistoire, et Binche Weill, ex-souffleur sonneur de chofar – *bal tkeye* – à la synagogue de Gerstheim, servent non seulement à évoquer alternativement les fêtes et les coutumes, à confirmer les dires d'Henry Schwab ou à les étayer, mais surtout à favoriser le dialogue. Cependant, l'habileté linguistique de Schwab due à sa connaissance parfaite de la langue ne leur laisse guère le temps d'intervenir et de s'exprimer correctement, parce que d'une part Binche Weill est plutôt lent et que d'autre part Marcel Lévy ne parle plus très couramment. Toutefois

lorsqu'il s'agit d'un dialogue où les phrases sont en général plutôt courtes, on assiste à un véritable échange « tripartite ».

Conscience linguistique et langues en présence

- 9 Jusqu'à nos jours, les yiddishophones d'Alsace ont face à leur langue une attitude ambivalente ; on pourrait même prétendre qu'ils sont purement et simplement dépourvus de conscience linguistique. D'ailleurs, ils parlent volontiers de *kaudervelsh*, « charabia ». Une autre preuve est la dénomination toujours en vigueur en français de *judéo-alsacien* au lieu de yiddish alsacien qui n'arrive pas à s'implanter. L'expression *judéo-alsacien* implique qu'il s'agit d'un alsacien parlé par la population juive. De là à penser qu'il s'agit d'un baragouin, il n'y a qu'un pas. Ceci vaut d'ailleurs aussi pour l'alsacien considéré comme du mauvais allemand, le bon allemand étant le « Haut-allemand » comme on dit en Alsace. De plus, l'alsacien comporte des mots de français, ce qui prouve que les locuteurs sont incapables de parler correctement. Le « judéo-alsacien » ou *yedish-daytsh* est logé à la même enseigne et il n'y a pas si longtemps, Simon Debré, dans son ouvrage sur *L'humour judéo-alsacien*, reprenait chaque expression jugée incorrecte et la remplaçait par des mots d'allemand standard et d'hébreu séfarade ou d'hébreu israélien ! Ce qui aboutissait à une négation pure et simple du *yedish-daytsh*. Les effets de cette perception sont doubles : d'une manière tragique, elle participe au rejet d'une identité propre, d'une manière comique, elle instaure un clivage qui s'exprime à travers l'humour et la distance. Ceci vaut aussi bien pour le yiddish que pour l'alsacien. Vu sous cet angle, il serait fort instructif de comparer des récits de vie oraux en yiddish alsacien et en alsacien.

- 10 Si nous nous penchons sur ce qu'Henri Schwab dit de sa langue maternelle, nous sommes aussitôt frappés par la complexité de la configuration linguistique :

Yetst vayl der Monsieur Beyer mir gsagt hot, der Monsieur Derczansky, Alex Derczansky, vo shpetsyalist esh fors elseser-yedish-daytsh oder vi unsere grand-rabbin Deutsch s'hast, judéo-alsacien... also yedish-alsacien, s'richtishe esh yedish-elsesish-daytsh oder elsesish-yedish-daytsh, das esh der rishtishe ausdruk un sou hav ish geshtert dou mish anegsetst un hab e besele epes gshrive aus maynere kindertsayt. Ich hab's evershreve:

Moshelish aus alter tsayt, ven der harle nokh die frale hot gfrayt

Uf frantseysish det mer des hase: « Mes Mémoires », aver in yeder gelayfiger shprokh kan das you yeder schrayve. Dou mer güti fraynd gsagt hen, in yedish- daytsh ver's rishtisher, vas ayyentlish may mütershprokh esh, den selemouls hot mer you everal des elsesish-yedish-daytsh geredt.

- 11 La traduction de ce passage pose des problèmes à cause des différentes dénominations. On a d'ailleurs l'impression qu'Henri Schwab s'en donne à cœur joie !

Alors comme Monsieur Beyer m'a dit que Monsieur Derczansky, Alex Derczansky, qui est un spécialiste du yiddish alsacien ou comme notre grand rabbin Deutsch l'appelle, le judéo-alsacien... donc le yedish-alsacien, la dénomination exacte c'est le judéo-alsacien-allemand ou le judéo-allemand d'Alsace, c'est là l'expression exacte et c'est ainsi qu'hier je me suis installé pour écrire un peu quelque chose sur mon enfance. Je l'ai intitulé :

Histoires d'autrefois, du temps où mon grand-père voulait épouser ma grand-mère

En français on appellerait ceci : « Mes Mémoires » ; or dans n'importe quelle langue courante n'importe qui peut écrire cela. Mais de bons amis m'ont dit qu'il valait mieux le faire en yiddish alsacien, ce qui est effectivement ma langue maternelle, car à l'époque on parlait partout le judéo-allemand d'Alsace.

- 12 La complexité se double du fait que la langue appartient à une minorité discriminée et que s'exprimer en yiddish peut avoir des conséquences graves. Marcel Lévy en a fait

l'expérience. Parlait-on « la vieille langue » (*das alte loshen*) en dehors de la maison, on s'exposait à l'antisémitisme (*rishes*). C'est la raison pour laquelle il ne sait pratiquement plus parler le yiddish aujourd'hui.

- 13 Différents facteurs ont provoqué la disparition de la langue. Cette disparition, qui va de pair avec la disparition définitive de la vie juive à la campagne après la guerre, a pour conséquence que toute manifestation ou exposition de la vie d'autrefois a pour corrélat indubitable la nostalgie : *selemouls* devient le leitmotiv de la plupart des récits de vie, avant tout parce que la perte de l'enfance juive devient la métaphore de l'anéantissement du judaïsme. De ce fait, il n'y a plus aucun regard possible en direction du futur.
- 14 Dans cet enregistrement, Henri Schwab ne parle en discours suivi que le yiddish alsacien. Mais il utilise peu d'hébraïsmes. Il dit par exemple « succès » et non pas *tslokhe*, *ese* (manger) et non pas *akhile*, « non-juifs » et non pas *arilem*. Il lui arrive aussi de prononcer l'un ou l'autre mot en alsacien. Il utilisera le pronom relatif *vo* au lieu de *vü*, l'adverbe *dert* (là-bas) au lieu de *dort*, *her* (écoute !) au lieu de *horish*. Le recours à un mot étranger, même s'il fait partie du vocabulaire courant, fait toujours l'objet d'une critique et on s'en excuse, ce qui est typique à l'Alsace :

Ayyentlish mist ish mish eksküsiere, das ish e moul nit gants yedish-daytsh rede tü, e moul e daytshes vort, e moul a frantseysishes vort, akh e moul en englishes, vi mer sou sagt, par exemple, in dray shprokhe : « Güt shawes, Madame ! »

À vrai dire, je devrais m'excuser du fait que, de temps à autre, je ne parle pas uniquement le yiddish alsacien, [j'utilise] ça et là un mot d'allemand, un mot de français et même un mot d'anglais, par exemple comme on dit en trois langues : Güt shaves, Madame ! (yiddish alsacien, hébreu, français, « Bon shabbat, Madame !)

- 15 En Alsace, le mot yiddish tout seul s'emploie pour désigner la partie hébraïque du lexique. Quand on dit : *Red yedish !*, on signifie par là qu'il faut s'exprimer avec des mots d'hébreu pour ne pas se faire comprendre. Par exemple : *Shtike, der erel esh bekan !* (« Tais-toi, le non-juif est là ! ») ; on pourrait très bien dire : *Shtil, der goy esh dou*, mais alors la phrase serait comprise ! Voici encore un exemple : *Ish houlekh lebayes*, qui pourrait se dire aussi : *Ish gey ham* (« Je rentre à la maison »). Je pense qu'à la fin du compte, les phrases en *yedish* finissaient par être comprises.
- 16 À ce propos, on raconte une histoire, *e moshelish* : « Un paysan vient voir Shmüle pour discuter de l'achat d'une vache. Shmüle le fait installer et dit à sa femme de lui apporter un verre de vin : *Khutse yayin, khutse mayim* « moitié vin, moitié eau », ajoute-t-il. Et le paysan de dire : *Nor yayin !* « du vin pur »
- Quant à l'hébreu, on l'apprenait à l'école :*
Un dou hot mer yede tag fon klankind a, hot mer e shtund yedish g'het.
Et depuis la plus tendre enfance, on avait une heure d'hébreu par jour.
- 17 Le mot école est passé dans le vocabulaire yiddish alsacien : *Ish gey in d'école* (« Je vais à l'école »), le mot *shüle* étant réservé exclusivement à la synagogue.
- 18 Il existe aussi l'expression très usitée *loshnakoudesh* pour l'hébreu. L'enseignement de l'hébreu était consacré essentiellement à la lecture des prières. Ce n'est que plus tard que le maître Samuel enseignait la grammaire aux enfants.
- Ayyentlich hot mer z'ersht in der pfile gelernt, mer hot gelernt, vas me sagt, ven mer ufshteyt, und dernochete net vor, met em arfekansef for di brokhe zü sage, ven mer kafe trinkt di hend zü vashe un for ze ese.*

À vrai dire, on étudiait d'abord le livre de prières, on apprenait ce qu'on dit en se levant, et ensuite, n'est-ce pas, avec le petit talith, à prononcer la bénédiction, à se laver les mains avant de boire le café et pour manger.

19 Henri Schwab chante quelques chants liturgiques en hébreu. Il chante aussi des chants en allemand. Le vendredi soir, on chantait beaucoup chez lui à la maison, car sa mère était choriste. La vie familiale se déroulait entre la semaine où l'on travaillait dur et mangeait peu, et le shabbat qu'on célébrait par de bons mets et des chants. Les non juifs de Gerstheim, eux aussi, se réjouissaient le shabbat.

20 Les relations entre Juifs et non-juifs dépendaient des villages. Dans certains elles étaient bonnes, dans d'autres mauvaises. Quand elles étaient bonnes, elles étaient favorisées par différents facteurs que Schwab évoque.

21 *Juifs et non-Juifs avaient en commun une même langue.*

22 Henri Schwab mentionne plusieurs non juifs qui parlaient le yiddish. À l'époque, c'était chose courante, particulièrement dans les villages qui avaient une forte communauté juive, par exemple Rosheim, Bischheim et beaucoup d'autres encore. On raconte qu'il n'était pas rare que sur le front russe, un non-juif soit le dixième homme pour faire *minyán* lors d'un anniversaire de deuil (*yortsayt*), qu'il sache lire les prières et prie avec les Juifs. Par ailleurs, il mentionne un homme du nom de Fritz Ditze qui fréquentait aussi bien la synagogue que l'église (*kelish*)⁷ :

Sou hot er s'gants yor yontef g'het

Ainsi, toute l'année était un jour de fête pour lui !

23 *Juifs et non-Juifs partageaient le même travail.*

24 Henri Schwab évoque les conditions de travail aux États-Unis :

Als non-juifs hemer hauptseshlish Irlender g'het, den Irlender un Yede fertrage sish.

[Sage mer, im yedishe sagt mer net non-juifs, mer sagt areylim ! A.D.]

You, s'sen ungfer hundred Irlender, arilem geveyse un di Irlender-arilem un die Yede fertrage sish dreve in Amerika arg güt. Vefil sen dou geveyse vü Irlender g'heiratet hen oder Irlender Yede.

25 Comme non-Juifs nous avons surtout des Irlandais, car les Irlandais et les juifs s'entendent.

[« Dites-moi, en yiddish, on ne dit pas non-juifs, on dit arilem ! », A.D.]

Oui, il y avait environ cent Irlandais, des non-juifs, et les Irlandais non juifs et les Juifs s'entendent extraordinairement bien là-bas, de l'autre côté [de l'Atlantique], en Amérique.

Ils étaient nombreux à avoir épousé des Irlandais, ou des Irlandais des Juifs.

Souvenirs : un récit de vie personnel

26 Le contexte géographique et politique joue un rôle de tout premier plan et a des répercussions différentes sur les informateurs. Les souvenirs de Marcel Lévy qui sont liés à un environnement plus hostile ne sont pas aussi harmonieux que ceux d'Henry Schwab. On constate que les souvenirs qui portent sur la vie communautaire juive sont toujours évoqués en relation avec les fêtes. La manière de les décrire, les expériences auxquelles elles sont associées, c'est l'affaire de chaque informateur en particulier. Il y a d'une part un phénomène de répétition, de reproduction du même, d'autre part, une singularité, une unicité, qui reste toutefois en relation étroite avec la vie religieuse et sociale.

Premièrement, le nom donné à l'enfant

- 27 Il lui confère une place à l'intérieur de sa propre famille, mais aussi une place à l'intérieur de la communauté reposant sur la famille :

Das esh ka klaner yontef geveyse, vo unser schweshterle uf di velt esh kume. Korts derfor esh may livi frale g'shtorve un may harle selig hot sish nor gevunshe das s'nekshte a madle kumt vü ir name tragt. Vi ish als hab here vertseyle, hot er s'kind der hewam, der Madame Burjer, aus der hand genome, un esh um der tisch herumgerent und hot g'sagt: « May Rayshele, may Rayshele esh wede dou. Liver haryet, jishkokh! »

Bei dem güte harle hab ich ach ales golte. Vayl ish der name fun saynem sünn, Herzl oder Henri, also Henri Schwab, vo anno 1890 g'shtorve-n-esh, trage tü. Un, ja, in selere tsayt, hot mer net broukhe im kalender nokhzülüge, vas mer for a name gen wil. Der nekshte fervandte esh, vi mer sou sagt, im naygeborene shon wede ufgelebt, vi di tsvey exemple aysh dou zeyye.

Ce ne fut pas une petite réjouissance que le jour où notre sœur est née. Peu de temps auparavant, ma chère grand-mère mourut et feu mon grand-père n'avait qu'un seul désir : que le prochain enfant soit une fille qui porterait son nom. D'après ce que j'ai entendu dire, il a pris l'enfant des mains de la sage-femme, de Madame Burger, et s'est mis à courir autour de la table en s'écriant : « Ma petite Rachel, ma petite Rachel, elle est revenue ! Mon Dieu, merci ! »

Moi aussi, j'étais le chouchou de ce bon grand-père. Parce que je porte le nom de son fils, Herzl ou Henri, Henri Schwab par conséquent, qui est mort en 1890. Et bien sûr, à cette époque-là, on n'allait pas chercher dans le calendrier pour savoir quel nom donner. Le parent le plus proche ressuscitait, comme on dit, avec le nouveau-né, comme le montrent ces deux exemples.

Deuxièmement, la relation à la mère et l'acte d'écrire

- 28 Henri Schwab rédige ses « Mémoires » à la même table où, bien des années auparavant, sa mère avait l'habitude de s'asseoir pour allaiter sa fille. Le petit Herzl, alors âgé de quatre ans, assistait à la scène d'un air si pitoyable (sou *berakhmonesdik*) que sa mère le faisait, lui aussi, boire à son sein :

Kum Herzele - may name esh Henri un uf yedish hot mer mir Herzele g'sagt, oder Herzl - derfsh ach e bisele an maym herts trenke! Natirlich hav ish tsügebese, vas maynere mame vey gemakht hot. Dou hot si g'sagt: « Sou, yetst hosh der gelusht gebist, der resht losh yetst daym shweshterle. »

Dene sats hav ish aus fershidene grende g'shrive. ... Alles vas ish shrayb, sol vom güte herts fon mayner ever ales gelibte mame ausgeyn.

Viens, mon petit cœur - mon nom, c'est Henri et en yiddish on me disait Herzele (petit cœur) ou Herzl (ibid.) - tu peux venir boire un peu à mon sein [le mot yiddish est cœur] ! Bien sûr, je la mordais, ce qui faisait mal à ma petite maman. Alors elle disait : « Bon, maintenant tu es satisfait ton envie, le reste, tu le laisses à ta petite sœur ! »

Cette phrase, je l'ai écrite pour différentes raisons... Tout ce que j'écris doit provenir du bon cœur de ma mère que je chérissais plus que tout.

Ce souvenir à la fois tendre et humoristique est suivi d'une critique de la superstition liée, à l'époque, au fait d'allaiter :

Sou lang e kind trenkt, bekomt mer kan ander kind ; des hot di layt beshtimt, sou lang zü shtile vi meyylich. In dam güte glave hen may eltere in finf yor dray yungs, dernokhet e felgebort un nokhher tsü güter letsht unser lives shweshterle, di Rokhel, bekume.

Aussi longtemps qu'un enfant est nourri au sein, la mère ne tombe pas enceinte ; ceci a poussé les gens à allaiter le plus longtemps possible. Forts de cette croyance, mes parents ont eu successivement en cinq ans trois garçons, puis une fausse couche, et enfin pour finir notre chère petite sœur Rachel.

Troisièmement le père, *roshor-Dofed*

- 29 Le père d'Henri Schwab, appelé *roshor-Dofed* (David le marchand de crin) parce qu'il faisait commerce de cette marchandise, était connu dans tout le Bas-Rhin. Son fils l'aidait le soir à l'écurie avant de se mettre à ses devoirs. À cette époque, la sévérité du maître, du rabbin et de son père fait partie de la vie quotidienne.

Souvenirs généraux qui forment le cadre

Gerstheim, *Gershte*

Unser kal esh a grouses kal geveyse, mer hen e grousi schüle ghet, vo güt tsvayhundert layt plats hen drine ghet. Un aus der umgegend sen die layt als am yontef uf Gershte kume un hen sish dou aynlogirt bay iri güti fraynd. For Rosheshone un Yom Kiper sen imer fremdi layt dou geveyse un unsere schülegang esh e schülegang geveyse epes gants exceptionnel. Mir Gershtemer sen arg shtolts geveyse mit unserer schüle. Vi ish in mayner poesie shon gschrive hab, ayn schüle esh yetst abgerise un in dem kal voune yetst nokh tsvey familie. Nor hav ish akh in dem artikel gschrive, s'güt-ort esh s'antsike vas nokh dou esh un das blaybt. Dou varte unseri ofes-afoseyne uf Meshiekhs-tsayt.

Notre communauté était une grande communauté ; nous avions une grande synagogue où il entrait facilement deux cents personnes. Et pour les fêtes, les gens venaient des environs à Gerstheim et s'installaient chez leurs bons amis. Pour le nouvel An et le jour du Grand Pardon, il y avait toujours des étrangers et la fréquentation de notre synagogue était quelque chose d'exceptionnel. Nous, les Juifs de Gerstheim, nous étions très fiers de notre synagogue. Comme je l'ai écrit dans ma poésie, maintenant la synagogue est démolie et la communauté ne compte plus que deux familles. Comme je le faisais remarquer dans mon article, le cimetière est la seule chose qui reste et qui restera. C'est là que nos ancêtres attendront le Messie.

- 30 La situation géographique a des conséquences positives. Elle est tout indiquée pour le plat de shabbat par excellence, le poisson : la recette traditionnelle en Alsace, c'est *jeddefisch an ere grine sauce* (le poisson à la juive à la sauce verte)

Bay uns in Gershte, dou esh der Rhein gflose... Karpfe hot mer kani gese. Mer hot nex vi heshte gese. Den dou hot's heshte gen en masse, un in der Ill hot's akh heshte gen.

Chez nous à Gerstheim coulait le Rhin... De la carpe, on n'en mangeait pas. On ne mangeait que du brochet. Car là il y avait du brochet en masse, et dans l'Ill, il y en avait aussi.

La profession, *parnose* :

- 31 À côté des professions traditionnelles :

Die jede hen ghandlet mit kinyelish-pelts, si hen mit lumpe ghandlet, se hen mit metal ghandlet, un bheymes-handel.

Les Juifs faisaient le commerce des peaux de lapin, des vieux chiffons, ils étaient ferrailleurs et marchands de bestiaux

Il s'en crée des nouvelles, liées à l'endroit :

Di derfer sen am Rhein geveyse. Di layt hen ayyentlish handel und wandel ins dorf gebringt. Wen aner epes gebroukht hot fon driver, di layt, di andere layt henn sich nit gern déplacer; die jedde sen newere un hen's g'holt, si hen di douaniers gekent, si sen an der douane, em Dorf esh der douane geveyse, si hen der veg gevist, vas mer tsü makhe hot, un ven aner fon heve un dreve epes gevelt hot, hen si sish an die jede gevendt, di jede hen's b'sorigt.

Les villages se situaient en bordure du Rhin. À vrai dire, ce sont les gens qui introduisaient le commerce et le changement au village. Si quelqu'un avait besoin de quelque chose en provenance de l'autre côté [du Rhin], les gens, les autres gens, n'aimaient pas se déplacer ; les juifs allaient de l'autre côté chercher la marchandise, ils connaissaient les douaniers, ils allaient à la douane, dans le village il y avait la douane, ils connaissaient le chemin, ils

savaient comment faire, et quand quelqu'un de ce côté-ci ou de l'autre côté voulait quelque chose, ils s'adressaient aux juifs, les juifs le leur procuraient.

- 32 En ce qui concerne les relations proprement dites avec les non-juifs à Gerstheim, Henri Schwab nous dit :

Un in unserem dorf hot mer kaum rishes gekent. Di taufel emone und di khadesh emone un di jede hen sich güit vertrage mitnander. Ender hen emoul e toufel emone un a khadesh emone gseres g'het. Aver tsüim bayshpil im gmandrout, siter das ich was, esh imer an oder tsvay jede drine geveyse.

Dans notre village, on connaissait à peine l'antisémitisme. Catholiques, protestants et juifs s'entendaient bien. C'était plutôt les catholiques et les protestants qui se faisaient des misères. Mais, par exemple, au conseil municipal, aussi loin que remontent mes souvenirs, il y avait toujours un ou deux Juifs à en faire partie.

- 33 Quant aux différences sociales, Henri Schwab nous explique qu'elles sont caduques le shabbat et les jours de fête : ces jours-là, il n'y a plus de pauvres, car il incombe aux riches de pourvoir à une bonne nourriture, principalement du « poisson à la sauce verte », du brochet de rivière, et pour le Nouvel An, une poule ou un coq, destiné à la cérémonie de l'expiation, et qu'on n'a pas le droit de manger soi-même. Les trois informateurs se souviennent parfaitement de cette coutume qui était encore en vigueur du temps de leurs parents. L'extrême pauvreté dans laquelle vivaient beaucoup de Juifs de la campagne nous est décrite à travers une histoire :

Kumt aner zum Reve. Sagt der Reve: Itzig, wi geyt's? - No, wi's mer geyt? Ish hab s'gants yor yontef. - S'gants yor yontef? - Natirlich. Ese tü ish vi am Yom Kiper, vouné tü ish vi am Sekes, un ir seye's you, angetsoge bin ish vi am Pürem! Sou hav ish s'gants yor yontef!

Un homme vient chez le rabbin. Le rabbin dit : « Itzig, comment ça va ? » « No, comment ça va ? Chez moi, c'est jour de fête toute l'année. » « Jour de fête toute l'année ? » « Bien sûr ! Je mange comme au Jour du Grand Pardon, j'habite comme à Soukkot, et vous voyez bien que je suis habillé comme à Pourim⁸ ! Chez moi, c'est jour de fête toute l'année !

- 34 Mais les différences sont bien là lorsqu'il s'agit de la vente aux enchères des « mitsves »⁹ à la synagogue le jour avant la fête de la Torah. C'est celui qui offre le plus qui l'emporte.

Le contexte politique

- 35 Dans son récit de vie qui se passe en partie durant la Première Guerre mondiale, au moment où l'Alsace-Lorraine avait été annexée au Reich allemand, Henri Schwab évoque l'attitude de sa famille face aux événements politiques, c'est à dire face aux relations germano-françaises. Cette attitude correspond à celle de nombreux Juifs. Les plus radicaux avaient quitté l'Alsace-Lorraine après la guerre de 1870 et la victoire de la Prusse.

- 36 Henri Schwab parle de ses parents :

Ja, ja si hot's erlebt, das mer nokh tsarfes sen wore un may pape selig vü gshtorve-n-esch im selve yor, 13 september 1926-uf-erem grabstayn shteyt: Unis dans la vie et la mort - der hot gsagt: Ish hab di tsarfes seye fortgey... Ich vel si akh veder seye kume. Un dou esh er uf Strousborig un drey teg esh er net hamekume. Er hot bay de vervandte gevount un als shnel telefonirt: »Ish kan nokh net hamekume, ish müs als nokh di tsarfousim seye veder kume vi si gange sen. Aver si kume ganz andersh vi si fortgange sen!«

Oui oui, elle a vécu assez longtemps pour nous voir redevenir français et feu mon père qui est mort la même année [qu'elle], le 13 septembre 1926 – sur leur tombe, il est écrit : « Unis dans la vie et la mort » – il a dit : j'ai vu partir les Français... Je veux les voir revenir. Alors, il est parti à Strasbourg et n'est plus rentré pendant trois jours. Il a logé dans la famille et donné

un rapide coup de fil de temps en temps : « Je ne peux pas encore rentrer, il faut que je vois revenir les Français comme ils sont partis. Mais, ils reviendront tout à fait autrement que lorsqu'ils sont partis !

- 37 Il est issu d'une famille francophile, mais qui a des relations suivies avec sa parenté en Allemagne. Cet attachement à la France devient manifeste lorsque les frères émigrent en Amérique pour ne pas faire le service militaire allemand, comme nous l'avons vu plus haut. Les divergences avec l'Allemagne et l'engagement politique pour la France sont soulignés à diverses reprises :

Ish hab alevayl vise austsüvayshe, ish ben ni ashkenes soldat geveyse. Aver vo di tsarfousim kume sen, bin ish...einberüfe wore un bin firtseye teg frantseysher soldat geveyse. Dou hav ish hayt nokh e gayfe druf!

J'ai toujours réussi à me débrouiller, je n'ai jamais été soldat allemand. Mais lorsque les Français sont arrivés, j'ai été incorporé et pendant quinze jours, j'ai été soldat français. J'en suis fier jusqu'à aujourd'hui !

- 38 Ces extraits variés donnent un aperçu significatif de la vie d'Henry Schwab, riche en événements et en péripéties. Son enfance et ses jeunes années de jeune adulte, qui sont psychologiquement les plus importantes, tiennent une place significative dans son récit. À travers l'évocation du passé, il ressuscite l'endroit où ces expériences ont eu lieu et le sauve de l'oubli. Ce récit de vie peut être vu comme un livre de souvenirs oral et vivant qui témoigne en faveur de la Gerstheim juive qui a disparu. Malheureusement, de tels documents sont bien trop rares, surtout en yiddish alsacien, et c'est un plaisir pour les linguistes, mais aussi pour les amoureux du yiddish, d'avoir un document aussi précieux.

NOTES

1. Dir. de publication : Astrid Starck. Mulhouse 1995.

2. *Ibid.*, 2010.

3. KLINGER Henri : *Étude du parler judéo-alsacien de Gerstheim*. Thèse dactylographiée en vue de l'obtention du doctorat de 3e cycle. Strasbourg, Institut de Dialectologie, 1970. Typoscript. Directrice de thèse : Marthe Philipp, professeur.

4. C'est ce que nous trouvons dans les comédies de l'écrivain Mayer-Woog de Hegenheim qui écrivit à cette époque-là.

5. L'enregistrement d'Henry Schwab appartient maintenant au CREDYO. L'interview, sur accord écrit de son fils, M. Gaston Schwab, fera l'objet d'une publication séparée.

6. En yiddish oriental, on parlerait de *mayses*.

7. D'habitude on utilise le mot *tifle*, péjoratif.

8. À Pourim, on lit le rouleau d'Esther qui a sauvé le peuple juif de l'extermination. Cette fête était mise en scène sous forme de carnaval juif et donna naissance au théâtre yiddish plus tard.

9. Passages bibliques à lire lors de la montée à la Torah lors des fêtes de fin d'année liturgique.

RÉSUMÉS

This article presents the “Memoirs” of Henri Schwab (born in 1890), a Yiddish speaker from the Alsatian village of Gerstheim, in the Bas-Rhin. His testimony, recorded in the 1960s, will be published separately, as well as other life stories (Marcel Sulzer, Arthur Zivy about Durmenach) published since 1995 by *Les Cahiers du CREDYO* (Mulhouse).

The interview is composed both of prewritten texts read by Henri Schwab during the discussion and of spontaneous dialogues between the writer, the interviewer and other informants.

The presentation highlights the most significant points of the interview (family memories, education, tradition and customs of Alsatian Jews) as well as some linguistic aspects, like the place of Yiddish language in Alsace in the decades preceding the Great War and the characteristics of Western Yiddish, as spoken by Henri Schwab.

Les Cahiers du CREDYO דער אַרטיקל פֿרעזענטירט די זכרונות פֿון אַ ייִדיש-רעדנדיקן עלזאַסער ייד, הענרי שוואַב, געבוירן אין 1890. זײַנע זענטער פֿאַר דער פֿאַרשונג פֿון מערבֿ-ייִדיש אין מילוז. אינעם אינטערוויו זענען פֿאַראַן שטעלן וווּ דער אינפֿאַרמאַנט לייענט פֿאַר זײַנע פֿון פֿריער צוגעגרייטע ענטפֿערס, און אַנדערע.

INDEX

Index chronologique : vingtième siècle

Index géographique : Alsace

מילות מפתח

המאה העשרים, סיפור חיים, אלזס, לשוני:

Thèmes : linguistique

Mots-clés : yiddish (langue), récit de vie, yiddishophone

Keywords : life story, Yiddish language, Alsace, linguistics